§

Nous n'avons pas lu *The Soul's Destroyer*, le précédent recueil de vers de Mr. William H. Davies, mais son petit volume de **New Poems** nous le fait regretter. Ce poète rappelle le réalisme cru et l'humour sarcastique de James Thomson, mais il y a dans sa poésie quelque chose qui n'est pas anglais. On pense à Burns parfois, ou à certains rimeurs irlandais, mais il évoque pour les Français à la fois Baudelaire, Verlaine et Villon. Il est très près de la nature, sans naïveté grotesque, et au moindre heurt, au moindre effleurement même, tout son être vibre et chante — un chant amer, souvent, mais viril toujours, et d'une humanité puissante, vivante, ardente, un chant d'un lyrisme âprement sonore qui pourrait bien retentir longtemps aux oreilles des générations à venir.

Memento. — Le numéro de mai de *The World's Work* est tout entier consacré à l'Irlande.

Dans le *Scribner's Magazine*, Mr Sidney Lee commence une série d'articles intitulés *The Call of the West: America and Elizabethan England*, et dans lesquels il essaie de démontrer ce qu'on connaissait du Nouveau-Monde, au temps de Shakespeare.

Avec la suite de *The Countess of Picpus*, par Mr Maurice Hewlett, *The Cornhill Magazine* donne *The Problem of the Flying Machine*, par le prof. G. H. Bryan, des articles sur Joseph Hooker, *A Great Darwinian and his Friends*, par Leonard Huxley, et sur *The Growth of a Military Spirit in China*, par le Major Clarence Dalrymple Bruce.

The Gentleman's Magazine (avril) contient, avec la deuxième partie des « Mariages de Mazarin », un article sur Henry Fielding, par Alfred Inkley.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le réveil de l'Hellénisme. — Carducci et la Grèce. — Le vers barbare. — Jean Psichari : *Le Poète Denys Solomos;* Edition de la « Revue Bleue », Paris. — L'œuvre de Dimitrios Vernadakis. — A. Provelengios: *Le Retour du Prodigue*, drame en quatre actes. — Dimitros Tantalidis : *Mes Ombres*, poésies ; Athènes. — Th. Kypraeos, *Les Heures* proses, Athènes. — Idas: *Sang des Martyrs et des Héros*, Athènes. — Memento.

La jeune Grèce traverse une crise de puberté, que prolongera vraisemblablement l'incertitude des solutions à donner au problème politique extérieur. Plus qu'on ne pense, il y a connexité entre ce que l'on peut appeler justement l'irrédentisme hellénique et la diglossie; car celle-ci ne saurait être complètement résolue dans le sens moderne et vivant, sans que soient affectés les rapports actuels entre l'Eglise et l'Ecole, entre l'idée de Religion et celle de Nationalité. Ainsi le Patriarche œcuménique de Constantinople, que l'on dit très ouvert aux idées généreuses, demeure-t-il, en dépit de la fièvre d'occidentalisme qui agite la Grèce, le suprême et le plus vénéré gardien

de la Grande Idée. Athènes possède le cerveau ; l'Université ; mais le cœur de l'**Hellénisme** est à Constantinople.

L'Europe l'oubliait ; les Latins eux-mêmes n'y prenaient plus garde ; pour un peu l'on se serait laissé persuader qu'il n'y avait de Grecs qu'entre les frontières exiguës du royaume grec. Mais les atrocités bulgares, les prétentions roumaines, la vaillance crétoise ont réveillé la vérité endormie, et le peuple hellène commence de réapparaître aux yeux des nations ce qu'il n'a jamais cessé d'être : l'unique champion de la culture dans l'Orient méridional.

L'Angleterre par tradition d'intérêt, l'Italie par politique et naturelle sympathie, la France par moindre nécessité de ménager les Ottomans témoignent en même temps, et de façon plus ou moins ostensible, d'un retour amical de pensée vers la Grèce. Des associations philhelléniques se fondent à Londres et à Paris ; par l'initiative de la *Ligue pour la Défense des droits de l'Hellénisme*, des conférenciers autorisés : MM. Gaston Deschamps, Michel Paillarès, Charles Diehl, Jean Psichari, etc., entreprennent de dire successivement la beauté du pays grec, la valeur de ses habitants, l'avenir de sa civilisation. En même temps, l'Ecole française d'Athènes s'augmente et devient une sorte d'Université. Par toutes ses jeunes énergies, la Grèce nouvelle, avide de grandir, se déprend d'un flirt passager avec l'Allemagne et, sans arrière-pensée, marie son génie ardent à la pensée française.

Cependant, le roi Victor-Emmanuel traverse avec éclat la ville de Minerve, qui devient de plus en plus cosmopolite, et où affluent en même temps les malheureux réfugiés rouméliotes. D'angoisse et d'espoir la Grèce tressaille toute. A ces frères éprouvés, on va distribuer des terres en Thessalie ; mais la question macédonienne, comment la résoudra-t-on ? Pour le monde grec, ce problème et celui de l'Epire sont absolument vitaux.

Le petit royaume, que les événements de la dernière guerre gréco-turque ont instruit sur sa faiblesse, n'a de recours qu'en la clairvoyance de l'Europe. Certes, il reste assez indifférent aux Anglais, aux Français, aux Italiens que le Bulgare soit un hérétique au regard de l'orthodoxie ; mais ce dont il faut s'apercevoir, c'est de sa malfaisance. Il n'est peut-être pas impossible, par conséquent, que l'Occident se mette un jour d'accord pour étendre la Grèce jusqu'à ses frontières raisonnables d'Europe en Asie. C'est le vœu fervent de tous les Hellènes qui, morceau à morceau, n'ont jamais désespéré de reconstituer une Grèce intégrale. C'est pourquoi l'âme immortelle d'Hellas n'a cessé de vibrer au cœur de ses poètes, comme au cœur des grands Italiens qui firent l'unité nationale s'exalte l'âme de leur patrie. Aussi, comme les Grecs, et spécialement les Ioniens, ont les yeux tournés vers ce grand exemple, que leur remémorait, hier

encore, la mort de **Carducci**! Pas de journal ou de périodique, si minuscule soit-il, qui n'ait eu son article ou son étude sur le génial poète en qui s'est incarnée l'Italie renaissante. Il faut croire, toutefois, que le caractère politique de certaines parties de son œuvre l'emporte sur le reste aux yeux de tous, puisque nul ne s'avise de rapprocher, comme il convient, l'initiative de Carducci, en matière de mètres anciens modernisés, de celle de Stéphanos Martzokis.

Carducci, du reste, avait eu des précurseurs: Giovanni Fantoni, Paolo Rolli; Martzokis, au contraire, est bien le premier, qui, sans aucune imitation, en Grèce, ait tenté d'acclimater le **Vers Barbare**, en l'adaptant à la plastique particulière de la langue démotique.

Nous ne croyons pas inutile de le faire ici remarquer, non seulement parce que c'est justice rendre, mais aussi parce que c'est une preuve des remarquables aptitudes de la langue vulgaire à recevoir l'empreinte du Latinisme, tout en restant vigoureusement individuelle.

Le recueil des *Vers Barbares* compte, d'ailleurs, parmi les plus belles productions de Martzokis.

Singulière manifestation d'une fécondation latine par les idées et par le sang (N. Episcopopoulos, le fin critique, descend des Ségur, Marinos Sigouros, un poète d'avenir parmi les jeunes, est fils d'une Sforza): les poètes de l'Heptanésie ont débuté la tâche inouïe de donner à la Grèce moderne sa véritable conscience linguistique, et tout le mouvement contemporain se rattache à **Denys Solomos**, dont Jean Psichari présentait le mois dernier, au public parisien, la magistrale figure.

Nonobstant, il n'est pas certain que le peuple des Sept-Iles ait moins vivement ressenti la disparition de Giosué Carducci que celle de **Dimitrios Vernardakis**, né d'un père crétois, et qui était presque unanimement considéré comme le grand homme de la Grèce actuelle.

C'est que Vernardakis avait, en quelque sorte, déserté sa propre renommée, pour retourner vers son orient natal, à Mitylène, où, depuis 1882, malgré les instances de ses admirateurs athéniens, il était retourné. Il était né le 24 décembre 1833, à Agia Marina de Lesbos, et sa carrière littéraire fut particulièrement brillante.

Esprit véritablement encyclopédique et de farouche indépendance, il dut peut-être son succès de dramaturge à ses vigoureuses qualités de critique attentif et d'historien fervent plus encore qu'à son réel don poétique.

Studieux avant toutes choses, il se révéla de bonne heure un hellénisté approfondi et capable d'en imposer à la science allemande elle-même, dont il haïssait le pédantisme pour l'avoir connu de trop près.

Il était allé, en effet, terminer ses études en Allemagne vers 1855.

Lorsqu'il fut nommé professeur d'histoire générale et de littérature grecque à l'Université d'Athènes, où il demeura de 1861 à 1869, il avait déjà produit ses premiers drames, ceux qui établirent sa réputation : *Maria Doxapatri* et *les Kypselides*. Il donna ensuite *Euphrosyne* et ces deux chefs-d'œuvre : *Mérope*, dont il faut admirer sans réserve la simplicité d'intrigue dans la perfection scénique, et *Fausta*, où la science de l'historien le dispute à l'art accompli du dramaturge. Deux autres œuvres : *Antiope* et *Nicéphore Phocas* (de *Fausta* jusqu'à ce dernier douze années s'écoulèrent) n'ont pas été livrées à l'impression. Quoique le drame du grand Autocrator n'ait peut-être pas recueilli à la scène tout le succès qui lui est dû, on y rencontre un tableau de Byzance à donner le frisson et tel que seul un homme de génie le pouvait créer. On doit également à Vernardakis un fragment d'*Histoire générale*, une *Grammaire grecque* et, sur la question de langue, une *Réfutation du faux atticisme*, qui fit grand bruit. Vernardakis eut, en effet, ce privilège, quoique puriste, de s'attirer surtout les foudres de ses coreligionnaires et d'obtenir le respect des vulgaristes les plus ardents. Les plus récentes écoles lui ont conservé la reconnaissance d'avoir entrevu la vérité. Il lui a manqué toutefois de se confronter de tout près avec le peuple et avec la nature; il était pour cela trop byzantin : il aimait trop les livres. G. Xénopoulos a proféré sur lui ce mot juste : Salomos fut au-dessus de son époque. Vernardakis resta au-dessous.

On dit qu'il laisse un grand nombre de travaux inédits, et notamment un *Dictionnaire du grec populaire*, dont une Société mytilénienne entreprendrait prochainement la publication.

Nous attendrons avec impatience la mise au jour de ce document, qui, pour être d'ordre exclusivement critique, n'en n'aura pas moins sa haute valeur d'actualité.

Dirons-nous que nous ne sommes pas moins impatient de connaître le *Nicéphore Phocas* d'Aristomène Provelengios, qui vient, dans le **Retour du Prodigue**, de tenter le théâtre et qui fut, à meilleur titre que Vernardakis, mais dans le domaine lyrique exclusivement, un précurseur? Esprit simple et doux, qu'un séjour en Allemagne inclina au culte de la nature et que les querelles linguistiques ont toujours laissé quelque peu indifférent, une mélancolie souriante le caractérise; mais, quoiqu'il ait traduit *Faust*, il n'a rien emprunté à Gœthe ni de son universalisme transcendant, ni de sa personnalité vigoureuse. Il y a chez lui un certain défaut d'esprit métaphysique, qui doit lui nuire dans la réalisation du drame et qui attira sur sa dernière pièce le reproche de manquer de lien. C'est pourtant un observateur sincère, un émotif à la fois discret et passionné, comme en témoignent *les Pages de la Vie*, *les Harmonies d'automne* et *les*

Fleurs mortuaires; mais trop souvent ce qui est qualité chez le poète lyrique devient défaut chez le dramaturge. Il y a néanmoins, dans ce *Retour du Prodigue*, de quoi constituer une œuvre de premier ordre.

Georges Goris, qui est allé terminer ses études en Europe, a ruiné son père de ses folies. Celui-ci a dû emprunter de fortes sommes à son voisin, dont la fille Marie est amoureuse du prodigue et qui, pour sauver l'ami ruiné, lui propose de marier les deux enfants. Mais Georges, dont la mère a préparé le retour et fait obtenir le pardon, a promis le mariage à une jeune orpheline, Hélène, et refuse d'entrer dans la combinaison de ses bienfaiteurs.

Le père tombe frappé d'apoplexie ; mais, avant de mourir, il se repent d'avoir voulu imposer à son fils une union d'intérêt, et il expire en bénissant son rejeton. Ce dénouement, on en conviendra, ne va pas sans quelque invraisemblance ; mais tout cela, pour un homme de la valeur de M. Provelengios, se peut facilement racheter.

Nous avançâmes tout à l'heure qu'il doit être considéré comme un précurseur. Au point de vue de la langue, il n'observe guère de système ; toutefois il incline à préférer le démotique ; mais c'est au point de vue de son goût de la nature qu'il requiert surtout l'attention. Il est ainsi, en poésie, quelque peu parent de ces conteurs : Pappadiamandis et Karkavitsas, auxquels nous consacrerons bientôt une étude spéciale et qui, de visualité intense, ont approfondi leur amour des choses.

Par le sentiment, il rencontre aujourd'hui, en Dimitrios Tantalidis, un digne émule. De plus, M. Tantalidis, qui habite Constantinople, est devenu un fervent de la langue nationale qu'il célèbre. « Incomparable pour la poésie, pourquoi, dit-il, le démotique ne vaudrait-il pas également pour la prose? » Et il a raison, avec Photi Photiadis, son compatriote, avec Peryalitis, avec Varlendis, les deux vaillants traducteurs d'Euripide en parfait vulgaire. Je me demande si le poète de **Mes Ombres** ne serait pas le propre fils ou neveu du malheureux Elie Tantalidis, devenu aveugle à vingt-sept ans, et qui fut jusqu'à sa mort, survenue en 1876, professeur de littérature grecque à l'école théologique de Chalki. Il aurait de qui tenir. En tout cas, toute la première partie du recueil est d'un charme achevé de tristesse, de regret, d'amour pur et fidèle, dans une langue exquise.

Amour enseveli, *Nuit au jardin*, *Fiction*, *Mon île*, *Chant de la morte* arborent une tendresse élégiaque d'un caractère bien personnel et que les Ioniens, à peu près seuls jusqu'ici, avaient réussi à traduire.

L'Hellénisme, comme on voit, s'affirme partout, et Constantinople rivalise avec Athènes. De Smyrne nous arrivent **les Heures** de Théodoros Kyprœos, qui sont une suite de très délicats poèmes en prose, dans une langue analogue à celle de M. Kaloyeropoulos.

Avec une précision plus nerveuse et moins d'éclat, l'auteur du **Sang des martyrs et des héros** nous dit la détresse macédonienne et la férocité bulgare.

Ce livre, écrit en pur démotique et qui est appelé à se répandre par tout le monde grec, a pris pour prétexte le meurtre de Paulos Melas à Statitsa de Macédoine, en 1904 : c'est un superbe cri de révolte et de patriotisme.

MEMENTO. — *L'Almanach de Skokos* pour 1907 mérite une mention particulière et que nous sommes obligé de retarder. Chiffre énorme pour la Grèce, il tire à trois mille, et, depuis 22 ans, les poètes et les prosateurs les plus remarquables du pays grec y défilèrent. Cette année, fut chargé d'en coordonner les parties l'excellent critique et conteur Grégoire Xenopoulos, qui s'en acquitta fort judicieusement.

Au *Noumas* ont paru *la Servante malade* de Jean Psichari, *l'Ombre du mort*, drame en prose de Voutieridis, de remarquables vers de Palamas, de Kalamas, des proses de Paulos Nirvanas. A *Pinacothiki* de beaux vers d'Elena Lamari : *Silence*. Reçu le *Dodécalogue du Bohémien*, poème de Kostis Palamas, les *Panathénées*, toujours soignées. *L'Hellénisme, le Monde hellénique*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

LETTRES RUSSES

Nouveaux courants ; Littérature érotique : Arzybacheff, Kamensky, etc. — Memento.

Dans cette chronique que j'écris de Saint-Pétersbourg, où je me trouve après une absence involontaire d'un quart de siècle, j'aurais voulu parler de mes impressions personnelles... Le froid, la neige et les glaces qui recouvrent encore la Néva immédiatement affrontés après la chaleur, le soleil et le renouveau printaniers de Paris ; un pays que j'ai quitté dans un silence de mort et que je retrouve retentissant des discours enflammés de la Douma ; une littérature qui était le domaine de quelques privilégiés et qui est devenue quasi universelle, étendant son empire sur toutes les choses, sur tous les phénomènes de la vie sociale... Que d'impressions, que de comparaisons, que de constatations à faire ! Mais la place est restreinte, les pages sont comptées et il faut se borner à ce que je trouve de nouveau, d'inédit dans la littérature russe, et cela non seulement au point de vue des noms d'auteurs ou de leurs œuvres, mais surtout des nouvelles tendances, des nouveaux *courants* dans la littérature russe. A distance on suit les revues, on lit les œuvres, on est fidèle aux *Samedis littéraires*, aux revues du mois des fins et délicats critiques, tels que : Gornfeld, Iakoubovitch, Nevédomsky, etc. ; mais on est toujours tant soit peu en retard. Ici, sur place, c'est autre chose : on lit de même, mais, en plus, on voit et on entend en